

VOLTAIRE ET DOM DESCHAMPS :
UNE RENCONTRE ÉPISTOLAIRE IMPROBABLE

Éric Puisais

Poitiers

Mon titre appelle une étude et une analyse des relations épistolaires entre Dom Deschamps et Voltaire, ou, du moins, celle de la présence de Voltaire dans le volume qui vient de paraître à la librairie Honoré Champion sous le titre : *Correspondance générale établie à partir des archives d'Argenson*, édité par les soins scrupuleux de Bernard Delhaume¹. Or, je dois m'y résoudre, l'histoire que je vais rapporter est celle d'un échec. En effet, Voltaire et Dom Deschamps ne sont en réalité entrés en contact l'un avec l'autre que par l'intermédiaire du marquis de Voyer ; Voltaire n'eut, en définitive, jamais connaissance du nom même de Deschamps, et son grand âge (nous sommes en 1770) lui fit rejeter toute proposition de conversation philosophique avec lui. Il convient toutefois de rappeler et de présenter ce bref épisode épistolaire – quelques lettres seulement furent échangées – qui, du moins, peut posséder un intérêt historiographique.

Deschamps, incité à faire connaître ses réflexions à Voltaire, lui avait fait parvenir, par l'entremise du marquis de Voyer, le fils du comte d'Argenson, un exemplaire de *La Voix de la raison contre la raison du temps* parue en 1770² ; il rédige donc, pour le marquis, un brouillon de lettre qui devait être joint à l'envoi de l'ouvrage. L'histoire, à vrai dire, devait tourner assez court.

1 Léger-Marie Deschamps, *Correspondance générale*, éd. B. Delhaume, Paris, Champion, 2006.

2 *La Voix de la raison, contre la raison du temps et particulièrement contre celle de l'auteur du Système de la nature, par demandes et par réponses par dom Deschamps*, Bruxelles, s.n., 1770.

En effet Voltaire, qui reçut l'ouvrage³, n'en fit pas un grand cas – et d'ailleurs ne comprit pas que l'ouvrage n'était point du marquis lui-même, mais de son protégé Dom Deschamps. En témoigne cette lettre que Voltaire adresse conjointement à Condorcet et à D'Alembert le 11 octobre 1770 :

Un grand courtisan m'a envoyé une singulière réfutation du *Système de la nature*, dans laquelle il dit que la nouvelle philosophie amènera une révolution horrible si on ne la prévient pas. Tous ces cris s'évanouiront et la philosophie restera. Au bout du compte elle est la consolatrice de la vie, et son contraire en est le poison. Laissez faire, il est impossible d'empêcher de penser et plus on pensera, moins les hommes seront malheureux⁴.

La méprise est évidente : « ce grand courtisan » n'est pas Deschamps, mais Voyer ! L'erreur est également visible : Voyer n'est pas son père, et il n'était pas à proprement parler un « grand courtisan ». L'ironie quant à elle est assez unilatérale, car enfin, on est assez étonné de lire sous la plume de l'ami de Frédéric II, un tel doute quant à la capacité à philosopher sérieusement quand on est courtisan !

On peut évidemment comprendre la méprise de Voltaire : l'envoi de l'ouvrage était accompagné d'une lettre, certes rédigée par Deschamps, mais signée par Voyer. Toutefois, dans les notes marginales de Deschamps, qu'il ajoute au recueil de ses *Tentatives* (c'est-à-dire des correspondances avec les philosophes de son temps), il indique bien : « Cet ouvrage, que M. le marquis de Voyer n'avait point donné à M. de Voltaire pour être de lui, était un extrait de ma spéculation, ou de la vérité, sous un voile théologique, voile qui avait été levé en lui écrivant⁵ ». Défendons Voltaire : lorsque Deschamps levait le voile, ce n'était jamais qu'avec si grande parcimonie qu'il en demeurait toujours un pan pour masquer l'objet précis de l'entreprise.

Voltaire adressera par la suite trois lettres au marquis de Voyer : trois fins de non recevoir. Le 12 octobre 1770, s'il traite le marquis avec le respect dû à un grand courtisan, et surtout au fils d'un vieil ami, il n'en rejette pas moins toute discussion sérieuse avec lui, et semble même sourire, depuis sa retraite de Ferney, des préoccupations métaphysiques d'un maître des Postes de province :

3 *Biblioteka Voltera*, Moscou et Leningrad, 1961, n° 1001. L'exemplaire ne comporte aucune trace de lecture : voir A. Robinet, *Dom Deschamps, le maître des maîtres du soupçon*, Paris, Vrin, 1994, p. 79.

4 D 16695 ; Deschamps, *Correspondance générale*, éd. cit., n° 419.

5 L.-M. Deschamps, *Œuvres philosophiques*, éd. B. Delhaume, Paris, Vrin, 1993, p. 431, note i.

Monsieur,

Je ne suis pas étonné qu'un maître des Postes tel que vous mène si bon train l'auteur du *Système de la nature*. Il me paraît que les maîtres des postes de France ont bien de l'esprit. Vous avez daté votre lettre d'un château où il y en a plus qu'ailleurs, et c'est aussi la destinée du château des Ormes, où je me souviens d'avoir passé des jours bien agréables. [...]

Passées ces considérations de courtoisie, Voltaire, cependant, montre discrètement son désir de s'en tenir à quelques politesses d'usage. Il n'a pas l'intention d'entrer, avec celui qu'il croit être l'auteur de l'ouvrage, dans des considérations métaphysiques sur la nature du bien et du mal moral, sur l'existence ou l'inexistence de Dieu, et encore moins sur les possibilités de dévoiler la Vérité à l'humanité : « Rien de tout cela », ajoute-t-il, « ne fera payer les rescriptions, ni ne rétablira la Compagnie des Indes⁶ ». Voltaire renvoie, en quelque sorte, Voyer aux affaires qui doivent être celles d'un courtisan ou d'un maître des Postes, et lui indique la vanité d'une telle recherche de la Vérité.

Toutefois, l'affaire n'allait pas s'arrêter là : c'eût été sans compter sur l'entêtement obstiné d'un Dom Deschamps qui, loin de dévoiler à Voltaire sa méprise sur l'auteur, et profitant certainement de la sympathie du vieillard pour le père de son protecteur, devait répondre encore une fois à la place du marquis. Il faut dire que cette *Tentative* – c'est ainsi que Deschamps appelait les essais d'entrer en discussion avec les philosophes de son temps – n'était pas innocente. Elle devait cependant, comme celles faites auprès de Diderot, de D'Alembert ou de J.-B. Robinet, rester entièrement vaine. Les attaques que Deschamps portait contre D'Holbach *alias Mirabaud*, accusé d'avoir, dans son *Système de la nature*, privé l'homme de ses racines métaphysiques, devait le rapprocher de Voltaire qui voyait en cet ouvrage une privation de ses racines morales. Mais Voltaire était âgé et peu disposé à entrer ainsi dans une longue et fastidieuse correspondance à propos de sujets qui, pour lui, semblaient déjà réglés depuis bien longtemps. Il signe d'ailleurs ces lettres : « Le vieux malade », certainement dans l'espoir de n'être plus dérangé par ce maître des Postes philosophe. Disons toutefois les choses : l'âge et la maladie n'étaient que des prétextes assez fallacieux. Le « vieux malade » de Ferney a survécu à Dom Deschamps et a publié encore après la mort de celui-ci !

Aussi, dans sa lettre du 6 novembre 1770, continue-t-il à ironiser sur l'objet des réflexions du marquis et/ou du moine. Il cite les *Satires* de Perse : « Il ne s'agit que d'une bagatelle : que pensez-vous de Dieu ? ». Et Voltaire de se lancer dans une tirade pseudo-sceptique sur la vanité des choses, et surtout sur la vanité de la recherche de la Vérité :

6 D 16697 ; Deschamps, *Correspondance générale*, éd. cit., n° 420.

Jugez si cette petite affaire peut se traiter par lettres ; et puis vous savez que quand deux ministres négocient ensemble, ils ne disent jamais la moitié de leur secret.

[...] Il y a une chose peut-être consolante : c'est que la nature nous a donné à peu près tout ce qui nous fallait ; et si nous ne comprenons pas certaines choses un peu délicates, c'est apparemment qu'il n'était pas nécessaire que nous les comprissions.

Si certaines choses étaient absolument nécessaires, tous les hommes les auraient, comme tous les chevaux ont des pieds⁷.

La dernière lettre, du 14 décembre 1770, achève totalement de rompre tout contact :

44

Je crois vous avoir mandé que j'ai soixante dix-sept ans, que de douze heures j'en souffre onze ou environ ; que je perds la vue dès que mes déserts sont couverts de neige ; qu'ayant établi des fabriques de montres tout autour de mon tombeau dans mon petit village, où l'on manque de pain malgré les *Éphémérides du citoyen*, je me trouve accablé des maux d'autrui encore plus que des miens ; que j'ai très rarement la force et le temps d'écrire, encore moins le pouvoir d'être philosophe.

Et, encourageant Voyer à demeurer un bon seigneur : « Continuez, Monsieur, à rendre vos vassaux heureux, et à instruire vos anciens serviteurs⁸ ».

C'est ainsi que s'achève le curieux échange entre le vieux malade de Ferney et le jeune maître des Postes, philosophe par la procuration de son protégé Dom Deschamps.

À vrai dire, en lisant les notes marginales de Deschamps, on comprend vite que cette *Tentative* sur Voltaire n'est, vraisemblablement, pas de son propre fait et qu'il dut y être encouragé par Voyer. Ces *marginalia* sont très amers à l'égard de Voltaire ; on sent un Deschamps qui, par avance, n'était pas convaincu de la nécessité cette démarche auprès du philosophe :

M. de Voltaire a pris le parti du doute, et cependant il affirme que la prétendue vérité qu'il vient d'établir est un *oreiller sur lequel on peut dormir en repos* et que *le reste est un éternel sujet d'arguments pour et contre*. Nos philosophes sceptiques sont tous très inconséquents, et décidés à croire notre ignorance invincible, parce qu'ils n'ont pas su vaincre la leur : or le moyen de ne les pas trouver les plus repoussants de tous les hommes, lorsqu'on leur

7 D 16746 ; Deschamps, *Correspondance générale*, éd. cit., n° 426.

8 D 16822 ; Deschamps, *Correspondance générale*, éd. cit., n° 432.

annonce la découverte de la vérité ? Je prévoyais cela, je l'avais dit : on a voulu l'éprouver, et on n'en doute plus⁹.

L'ensemble des notes de Deschamps concernant ce curieux et lapidaire échange avec Voltaire est du même ton : à la fois jetées comme une pierre au visage du vieillard, et empreintes de cette acrimonie si coutumière à Dom Deschamps.

Cette tentative sur Voltaire n'avait pas, à vrai dire, pour objectif d'entrer avec lui dans un dialogue ou de lui proposer une conversation métaphysique. Deschamps, que Voyer avait très vraisemblablement convaincu de l'importance d'une telle tentative sur le philosophe de Ferney, espérait plutôt le convaincre, le rallier à sa cause – plus encore, peut-être, faire de Voltaire un de ses adeptes : « Il était question de donner un avis à M. de Voltaire qui n'en a point ; mais il est décidé à n'en vouloir pas, et à ne vouloir pas même qu'on en ait un sur l'objet en question¹⁰ ». Ou encore, « il n'était pas question de demander à M. de Voltaire ce qu'il pensait de Dieu, mais de lui apprendre ce qu'il fallait en penser¹¹ ».

Un tel objectif devait évidemment rester vain : Deschamps entendait apprendre à Voltaire ce qu'il fallait penser de Dieu ! Comme l'indique Emmanuel Chubilleau, il y a de l'arrogance là-dedans : « Certains arguments deschampsiens ont une provenance et parfois un ton tout voltairiens, essentiellement sur le plan moral... mais l'Académicien, malgré l'insistance de Deschamps-Voyer, se dérobe, prétextant de son âge (il publiera encore beaucoup et survivra à Deschamps). Les observations rajoutées par Deschamps, dans son compte rendu des *Tentatives*, trahissent l'irritation ; elles montrent également combien Deschamps n'entendait pas dialoguer : « *il ne s'agissait pas de [...] demander [à Voltaire] ce qu'il pensait, mais de lui dire ce qu'il fallait penser* » ! Quelle arrogance !... et quelle certitude est celle de Deschamps : en cela, il a peu à voir avec les mœurs littéraires de son temps. Surtout, il se condamne à n'être pas, ou si peu, entendu¹² ».

C'était ainsi qu'il entendait procéder. Si toutes ces *Tentatives* restèrent vaines, ce procédé y est certainement pour quelque chose. En réalité, il s'agissait, pour Deschamps, d'une contamination : il espérait diffuser la Vérité comme on propage un virus. Elle allait, selon lui, « infecter » positivement en

9 Deschamps, « Tentatives sur quelques-uns de nos philosophes », dans *Œuvres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 432, note o.

10 *Ibid.*, p. 430, note h.

11 *Ibid.*, p. 431, note j.

12 Voir Emmanuel Chubilleau, « Léger-Marie Deschamps (1716-1774). Quelques éléments de biographie », Société internationale Dom Deschamps, www.philosophie-chauvigny.org/spip.php?article8

se diffusant « de proche en proche ». Son rôle, somme toute, était modeste. Il ne s'assignait qu'une seule mission – mais ô combien importante : dessiller les yeux de ses interlocuteurs, les faire devenir des *Voyants*. Il s'agissait de leur faire voir la Vérité. Il n'entendait pas converser, mais convertir ! Deschamps, une fois de plus, devait inutilement tenter de dévoiler son système.

Il va toutefois recueillir les lettres de Voltaire dans le volume qu'il intitule *Tentatives* et les introduire ainsi : « M. de Voltaire ne veut plus lire depuis longtemps. Il est décidé et très décidé contre toute nouvelle lumière sur le fond des choses, et mes tentatives sur lui, par l'intermédiaire d'un tiers, n'ont eu d'autre effet que d'attirer trois jolies réponses à autant de lettres¹³ ». Cette histoire se solde par une dernière mention de cette tentative dans une lettre que Deschamps adresse à Voyer le 18 janvier 1771. Le moine y reprend mot à mot Voltaire :

46

L'homme aux soixante dix-sept ans, qui de douze heures en souffre onze, et qui perd la vue, dès que ses déserts sont couverts de neige, est un enfant qui mourra dans les ténèbres, comme il a vécu. C'est dommage ; car il faut convenir que jamais personne n'a eu autant que lui l'instinct de la raison, du sentiment, et du mieux dans tous les genres. Il nous fait faire avec lui le rôle de poltron, en nous disant d'après Saint-Évremond, que nous le prenons trop à notre avantage, mais qu'il rajeunisse, et il verra si nous craindrons de ferrailer avec lui.

Comme on le constate cette histoire ne devait pas durer, car, au fond, peut-on engager un échange avec un homme tel que Voltaire non dans le but précisément d'échanger avec lui, mais de le convertir à une vérité qui, dans sa forme même, ne se dévoile qu'avec tant de précautions que son auteur lui-même reste sans cesse dans l'ombre ? Du moins, cela aura-t-il permis, *in extremis*, à Deschamps de comprendre la nécessité de se montrer enfin sous son vrai jour. Aussi, poursuit-il :

Je ferraille avec moi-même, actuellement que je vois qu'on ne mord point aux os que j'ai lâchés, et, tout en ferrillant, je me démontre qu'il faut absolument en venir à me découvrir le visage pour qu'on dise : *voilà ce que c'est, c'est un visage*¹⁴.

Trois ans plus tard, alors qu'il récrivait une nouvelle fois l'ensemble de son système, Deschamps devait mourir sans avoir dévoilé à son propre siècle son réel visage.

13 Deschamps, *Œuvres philosophiques*, éd. cit., t. II, p. 412.

14 Deschamps, *Correspondance générale*, éd. cit., n° 436.

Mais plus encore, le temps qui nous sépare de lui ne nous a, à vrai dire, jamais entièrement révélé cet étrange personnage. Si, depuis cinquante ans surtout, Deschamps a fait l'objet d'études universitaires, si, désormais, ses œuvres nous sont accessibles dans une édition scientifique, si plusieurs commentaires ont été proposés, le vrai visage de Deschamps reste encore en large partie caché. Un pan du voile qu'il a toujours maintenu sur lui-même reste encore à lever. Le rire sarcastique du moine résonne encore aux oreilles de qui chercherait à démêler le système dans son unité, sa complexité et son développement. Chaque épisode envisagé, étudié, nous rapproche d'une compréhension plus globale et synthétique de l'œuvre de Dom Deschamps. Même négativement, même lorsqu'il se solde par un échec, à chaque fois relatif, chacun de ses moments permet d'envisager Deschamps sous un angle qui permet à la fois de mieux le connaître et de saisir le siècle des Lumières dans la diversité et la richesse de figures restées parfois dans l'ombre de l'histoire des idées.